

Cahier numéro un de l'édition n° 2981 du 9 au 15 décembre 2021

**COVID** L'AVENIR DE LA PANDÉMIE  
EN TROIS SCÉNARIOS

**TOTAL** PLUS D'ÉNERGIES VERTES,  
PAS MOINS DE PÉTROLE

AFRIQUE CFA 3800 F CFA, ALGÉRIE 410 DA, ALLEMAGNE 6,20 €, ANDORRE 5,50 €, BELGIQUE 5,90 €, CANADA 8,95 \$CAN, DOM 5,90 €, ESPAGNE 5,50 €, GRANDE-BRETAGNE 4,90 £, GRÈCE 5,50 €, ITALIE 5,50 €, LUXEMBOURG 5,50 €, MAROC 45 DH, PAYS-BAS 5,60 €, PORTUGAL CONT. 5,50 €, SUISSE 7,20 CHF, TOM 950 XPF, TUNISIE 750 DT

# L'OBSS

TRENTE ANS APRÈS  
LA CHUTE DE L'URSS

**LE RETOUR  
DU GOULAG**

PHOTOMONTAGE SERGE RICCO D'APRÈS METZEL MINJAN/TASS/ABC/  
ANDIA/EP-REUTERS-S. PONDOMAREV/THE NY TIMES-REDUX-HEA

M 02228 - 2981 - F: 4,90 €



# 12 livres pour l'hiver

*Histoire, philosophie, politique, économie, écologie, féminisme... Le service Idées a sélectionné les meilleurs ouvrages à offrir pour Noël*

Par

**FRANÇOIS ARMANET,**  
**XAVIER DE LA PORTE,**  
**MARIE LEMONNIER,**  
**RÉMI NOYON,**  
**VÉRONIQUE RADIER**  
et **PASCAL RICHIÉ**

Illustration

**CHARLES BERBERIAN**

## “L'ESPÈCE HUMAINE”

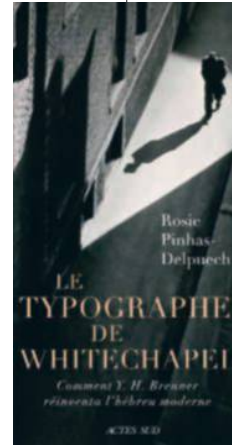
*Collectif, Gallimard, la Pléiade, 1 696 p., 65 euros.*

L'anthologie garde le titre du livre de Robert Antelme mais aurait pu s'appeler « Nuit et brouillard » ou « l'Écriture ou la Vie ». Comment raconter l'irracontable, interroger l'inconcevable, transmettre l'innommable ?



« Comment susciter l'imagination de l'inimaginable, si ce n'est en travaillant la réalité? » écrit Semprún. Au-delà du témoignage, des faits et du vécu, la littérature comme devoir et exigence de vérité, quand l'univers concentrationnaire et la solution finale interrogent la littérature même. Ce volume réunit les grands textes publiés en français entre 1946 et 1994 par des survivants des camps nazis : David Rousset, François Le Lionnais, Robert Antelme, Jean Cayrol, Elie Wiesel, Piotr Rawicz, Charlotte Delbo, Jorge Semprún. Tous ont traversé la mort, tous ont voulu penser l'ultime horreur sans trahir le temps des camps et l'enfer des survivants, pour être entendus. Chef-d'œuvre. **F.A.**

## “LE TYPOGRAPHE DE WHITECHAPEL”



*Rosie Pinhas-Delpuech, Actes Sud, 192 p., 16,50 euros.*

Où manquent les mots, il faut les insuffler. Il en va du rêve, de l'avenir, de la vie. Aux juifs prolétaires en exil, qui en cette siècle survivent en transit, par milliers, dans les quartiers crasseux de l'East End londonien et suent jour et nuit dans des ateliers de confection aux

odeurs de chien crevé, l'écrivain Yossef Hayim Brenner décide de redonner langue commune, en inventant presque à lui seul l'hébreu moderne. Le personnage semble tout droit sorti d'une fiction, et pourtant il est bien réel, quoique sa vie fût éclair – il naît en 1881 entre l'Ukraine et la Biélorussie, et meurt assassiné à 39 ans, lors d'émeutes arabes à Jaffa en 1921. En 1904, il fuit l'armée du tsar pour rejoindre l'Angleterre et s'installe à deux rues de chez Jack London, qui passa deux mois en 1902 déguisé en marin dans la misère de Whitechapel, pour décrire l'enfer du « peuple de l'abîme ». Brenner y apprend le métier de typographe et crée une revue littéraire en hébreu, dans cette ville qui compte à peine quelques dizaines d'hébraïsants mais engagés dans le combat pour la renaissance d'un hébreu séculier. En suivant les pas de cet écrivain qui l'émerveille, de la Russie à Israël, et les balbutiements d'un dialecte neuf-ancien, la « transporteuse de langue » Rosie Pinhas-Delpuech, autrice et traductrice reconnue, redonne chair et sens à cette aventure fascinante d'un langage « arraché à la bouche de Dieu ». Un livre coup de cœur, empli de poésie et d'intelligence. **M.L.** ➔



## “PLUS VITE QUE LE CŒUR D’UN MORTEL”

Max Rousseau et Vincent Béal, Editions Grevis, 250 p., 16 euros.

Le premier est géographe, le second sociologue. Dans ce beau livre, Max Rousseau et Vincent Béal nous invitent à une plongée dans l’histoire et le quotidien de Cleveland (Ohio), une métropole au destin emblématique de notre histoire récente. Leur livre tire son titre d’un vers de Baudelaire

– « la forme d’une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d’un mortel » – à propos des travaux d’Haussmann qui bouleversèrent Paris : « Cette rénovation urbaine est ensuite devenue le symbole de la transformation permanente des villes, généralement peu favorable aux classes populaires », explique Max Rousseau. Une exploration sensible, agrémentée de croquis, comme un carnet de voyage, et de cartes explicatives, mêlant travaux de recherche et reportages, dialogues et rencontres. Les deux universitaires nous dépeignent comment, en quelques décennies, l’un des fleurons de la prospérité américaine s’est littéralement désagrégé. Ses industries ont été balayées par les délocalisations, et son tissu urbain a été miné par une ségrégation territoriale de plus en plus féroce entre Blancs et Noirs, riches et pauvres. En 2008, la crise des subprimes, dont elle fut l’épicentre, a sonné le tocsin, les banques ayant alors particulièrement prêté aux populations noires les plus vulnérables. Dix ans plus tard, les deux universitaires sont revenus sur les lieux de ce désastre. Ils y ont rencontré des gestionnaires urbains mais aussi les habitants de ces quartiers démolis et pour bonne part rendus à l’agriculture. Dans les fissures du béton et du bitume, des herbes folles y croissent désormais, fermes associatives, friches fertiles où s’inventent des alternatives qui pourraient nous inspirer. **V.R.**

## “GÉNÉALOGIE DE LA LIBERTÉ”

Olivier Boulnois, Seuil, 496 p., 24 euros.

Vous pensez connaître le sens du mot liberté ? Ouvrez le livre d’Olivier Boulnois, grand spécialiste de la philosophie médiévale, vous plongerez dès la première page dans un tourbillon de questionnements qui furent centraux dans l’histoire de la pensée (et ses controverses). S’il n’y a aucun effet sans cause, peut-on parler de liberté ? Est-ce une liberté de choisir, d’agir, de vouloir ? Est-ce la capacité de faire « ce que l’on veut » ou d’œuvrer pour ce qui nous semble bon ?

Tel un archéologue, l’auteur fouille les strates profondes de l’histoire philo-



sophique et théologique, examinant à la loupe l’embrouillamini des racines et des ramifications du concept. On croise Aristote (socle de cette aventure intellectuelle, mais mal interprété par ses commentateurs), Epictète, Augustin, Boèce, Thomas, Molina, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Nietzsche, Freud, Wittgenstein et bien d’autres... Au terme de cette plongée, Olivier Boulnois, en penseur catholique qu’il est, plaide, comme jadis Augustin, pour une éthique de la poursuite du bien. Si celle-ci peut sembler restreindre « la liberté du vouloir », elle est en réalité « l’art de devenir un être libre ». **P.R.**

## “H<sub>2</sub>O, LA FASCINANTE HISTOIRE DE L’EAU”

Giulio Boccaletti, FYP, 321 p., 23,90 euros.

Connaissez-vous la « question de l’Escaut » ? L’embouchure de ce fleuve d’Europe du Nord n’a longtemps été navigable que pour de petites embarcations. Dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, sa morphologie évolue, et Anvers devient un port important jusqu’à ce qu’une frontière nationale (celle des Pays-Bas) bloque cet accès maritime... C’est ce type de faits qu’explore cette histoire de l’humanité sous le prisme de l’eau. On y parle des royaumes mésopotamiens domptant l’Euphrate, du monstrueux barrage des Trois-Gorges en Chine ou du difficile drainage des Fenslands en Angleterre. Alors que le réchauffement climatique accentue les sécheresses et les inondations, il est utile de rappeler que l’histoire des hommes ne se fait pas sur un fond « naturel » immuable. Petit bémol : l’auteur a un profil hétéroclite (il est passé par McKinsey), et son livre a les qualités et les défauts des « big books », tel « Sapiens », qui se lisent d’une traite mais manquent de tranchant et prêtent le flanc à la critique des spécialistes. **R.N.**





## “EN PLEIN VOL”

Thom Van Dooren, *Wildproject*, 266 p., 22 euros.



La « sixième extinction de masse » est en cours. Chaque année des centaines d'espèces d'animaux – oiseaux, mammifères, insectes – disparaissent. Les comptes sont bien tenus, mais le resserrement inéluctable de la biodiversité ne remue pas les foules, alors même que pour la première fois, nous en sommes – directement et indirectement – la cause principale. Si les conséquences écologiques sont documentées, nous avons du mal à percevoir ce qui s'y joue. Au mieux, nous en sommes appelés au deuil, comme si les humains étaient seuls, au bout du compte, à en souffrir.

L'énorme apport du livre de Thom Van Dooren est de nous décentrer. Et si cette perte n'en était pas une que pour nous ? Et si les autres espèces souffraient aussi de ce qui est en cours – car Van Dooren le rappelle, l'extinction est un processus qui compte bien des étapes avant la disparition. L'auteur, écrivain et philosophe, emprunte, pour ce faire, les voies du récit et nous raconte des histoires de non-humains. Il s'agit en l'occurrence d'oiseaux mais on imagine que le même travail pourrait être fait avec d'autres espèces.

Un chapitre raconte une colonie de manchots pygmées (ils mesurent 30 cm et pèsent 1 kilo), une des dernières d'Australie, qui chaque année retourne nicher dans le port de Sydney. Elle y revient alors même que le lieu, de plus en plus habité, lui est de plus en plus hostile ; de nombreux œufs sont perdus du fait, notamment, de la présence de chiens domestiques. Elle y revient par « *fidélité au site* », et s'éteint pour la même cause.

Un autre part de la mort, en 2002, de la dernière corneille vivant en liberté à Hawaï. Ici, ce qui intéresse l'auteur, c'est de raconter comment réagissent les corvidés à la mort des autres membres de leur espèce. Car les humains ne sont pas les seuls à être affectés par la disparition d'autres vivants.

Au fil des pages, Van Dooren nous fait comprendre ce qu'est une espèce. Pas seulement une catégorie taxonomique abstraite, mais un mode de vie partagé par des individus qui le perpétuent en le modelant encore et encore, et toujours en lien avec d'autres espèces. Autrement dit, une espèce est un effort collectif tressé à d'autres efforts collectifs. Ce qui est perdu quand l'une disparaît engage donc du monde. Nous et d'autres.

L'exploit de Van Dooren est d'écrire un livre émouvant, de nous faire ressentir le drame de l'albatros qui crée un couple, vole des milliers de kilomètres pour nourrir son petit et le voit mourir parce qu'il a ingéré du plastique. En lisant « En plein vol », on ne pleure plus seulement les animaux, mais on pleure avec eux.

Néanmoins, et c'est sa part joyeuse, ce livre est aussi plein de vie. D'abord parce qu'il nous révèle des existences que nous ignorions (personnellement, je ne savais pas qu'il y avait des corneilles à Hawaï, encore moins qu'elles étaient établies dans les forêts) et qu'il est très attentif à en décrire les particularités, ainsi que la manière dont elles s'entrelacent à d'autres existences. Ensuite parce que, tant que l'extinction n'est pas totale, il est possible d'agir. Un chapitre raconte la manière dont les grues blanches d'Amérique du Nord, sur le point de disparaître, ont été sauvées par les efforts des humains, qui sont allés jusqu'à ouvrir pour elles de nouvelles voies de migration. Pourquoi les grues blanches plutôt que d'autres oiseaux ? A quel prix ? Ces questions aussi doivent être posées. Thom Van Dooren y invite avec une grande délicatesse. **X.L.P.**



## “FEU! ABÉCÉDAIRE DES FÉMINISMES PRÉSENTS”

Coordonné par Elsa Dorlin, *Libertalia*, 736 p., 20 euros.

Voici un livre engagé et réjouissant, coordonné par la philosophe Elsa Dorlin. Cet abécédaire se veut un manuel de combat, une sorte de dictionnaire amoureux du féminisme actuel et de ses militantes. Patchwork d'enquêtes, de réflexions et de témoignages, il donne la parole à celles qui, de mille façons et sur tous les terrains, osent transgresser les codes, les barrières et les bonnes mœurs auxquels voudrait les cantonner notre société encore si patriarcale. Ses entrées donnent la parole à des spécialistes à la pointe de questions souvent peu connues, comme l'écoféminisme ou le validisme, mais aussi à des personnalités parmi les plus célèbres des luttes actuelles. Le texte « Feu ! » est ainsi signé par Adèle Haenel. La comédienne y raconte sa lente et douloureuse prise de conscience pour parvenir à renverser la culpabilité, à s'accepter comme victime : « *Ça veut dire que les séquelles que l'on porte ne sont pas le résultat de notre caractère, mais le produit d'une agression.* » On y découvre, pêle-mêle, une bande dessinée mettant en scène les péripéties d'un clitoris, « Mon genre, c'est grosse », signé par Daria Marx, figure de la lutte contre la grossophobie, « Universalisme » par Rokhaya Diallo, ou encore un article consacré au roller-derby, sport queer et fun, parce que pour gagner sa liberté et dynamiser les clichés du genre, tous les moyens sont bons ! **V.R.**